

— 40  
N° 12 Publications de la Libre Pensée — 1910

---

Prof. D<sup>r</sup> AUGUSTE FOREL

---

# La Morale en soi

—••—  
*Causerie faite à la Société d'éducation populaire  
de Morges et à la Ligue pour l'Action morale*



LAUSANNE  
ADMINISTRATION DE LA LIBRE PENSÉE  
4, Rue de la Louve  
1910

12

N° 12 Publications de la Libre Pensée — 1910

---

Henri DISIÈRE  
DINANT

Prof. D<sup>r</sup> AUGUSTE FOREL

---

# La Morale en soi

---

*Causerie faite à la Société d'éducation populaire  
de Morges et à la Ligue pour l'Action morale*



LAUSANNE  
ADMINISTRATION DE LA LIBRE PENSÉE  
4, Rue de la Louve  
1910

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# La morale en soi

Causerie faite à la Société d'éducation populaire  
de Morges et à la Ligue pour l'Action morale

par A. FOREL.

---

Je m'étais endormi sur la pelouse d'une clairière en pente au-dessus d'Yverne, après avoir laborieusement cherché des fourmis sous les pierres, tout en songeant au but de la Ligue pour l'action morale.

Tout d'un coup j'entendis un merle perché sur la branche d'un châtaigner siffler en son langage et prononcer à ses petits le discours suivant :

« Hé mes enfants, attention, voici encore une de ces vilaines grosses bêtes d'hommes ; c'est une engence pire que les chats. Ils ont une espèce de tuyau avec lequel ils nous criblent de plomb pour nous manger ensuite. Mais celui-là dort et n'est pas armé. Zut ! » Et là-dessus mon merle, apercevant deux escargots enlacés dans les étreintes de l'amour, fond sur eux, pique l'un des deux et le porte à ses petits.

« Misérable, s'écrie l'escargot demeuré seul et privé de son compagnon ! Quelle bande de gueux que ces oiseaux. Sont-ils perfides ! Ah le brigand ! Sauvons-nous ! » Cela dit, Corne-biborne, sans plus songer à son pauvre compagnon, se

blottit sous une touffe de pissenlit qu'il commence à dévorer de son bec d'escargot.

« Hélas, gémit alors le pissenlit. Quel sort cruel que d'être d'abord sali, puis mangé par cette ignoble gent escargotière qui ne respecte rien. Pauvres pissenlits que nous sommes, tombant sous la dent d'animaux avides ou sous la faux d'hommes brutaux. Et pourtant Dieu nous a fait à son image ; c'est pour nous que luit le soleil et que l'eau découle du ciel. » ... « Ta, ta, ta, ta... maître pissenlit, rétorque alors un brin d'avoine, quel aplomb, quelle morgue. Je te conseille de faire la morale aux autres et de te poser victime. Te gênes-tu peut-être, après avoir étalé ta vilaine face jaune à tous les regards, d'envoyer aux quatre vents tes graines insolentes et volages, puis de venir te planter au milieu de nous, honnêtes herbes, et de nous étouffer de tes feuilles étalées et brutales. C'est bien nous, pauvre foin que nous sommes, qu'il faut plaindre et louer à la fois. »

L'avoine n'avait pas terminé sa plainte qu'arrive un gros paysan grincheux, bon Vaudois du reste, qui lui riposte : « Ah bien oui, sales herbes, qui ne savez jamais nous donner assez de foin ni de regain. Croyez-vous qu'on vous sème pour votre plaisir ? C'est pour nous que le bon Dieu a fait le monde, le soleil, la lune, les étoiles, les bêtes et les plantes, et encore faut-il assez trimer pour tirer de vous quelque chose. Et toute cette vermine qui vient encore nous disputer notre peu de pain et de vin, ce scélérat de phylloxéra et toute cette bande de voleurs des pauvres gens. —

« Aïe. »... Un moustique venait de le piquer. Gorgé de son sang, il s'envole en chantant : « L'homme est une fameuse bête. Quel délice [que son sang. Voilà! C'est Dieu qui l'a fait venir au] monde pour nourrir les moustiques. Que l'Eternel soit loué! »  
« Tu trouves, répond une puce qui venait d'en faire autant; eh bien moi je suis plus difficile; j'aime mieux les jeunes filles aux joues} roses et à la peau fine. C'est là mon gibier préféré [Elles essaient bien parfois de m'attraper, mais avec un peu d'adresse... Ah! c'est exquis de se délecter de leur sang au milieu de la mousseline de leur moelleuse couche. Le Créateur n'a pas épargné sa peine pour nous doter du meilleur des mets. Sa Toute puissance soit louée! Aux puces de l'Univers! »

« Tout doux, vaniteux parasites, s'écrie alors une bactérie. C'est à nous microbes et plasmodies qu'appartient le monde. Nous sommes la source première de toute vie, l'ancêtre commun des plantes et des bêtes. Nous allons te manger, toi puce, toi moustique, toi gros Vaudois, vous tous plantes et bêtes. A nous la richesse et la gloire, à nous l'avenir. Pasteur, Koch et bien d'autres ont essayé de nous prendre en défaut, mais ni hommes ni bêtes ne viendront à bout de nous. Le monde est le champ de nos victoires. »...

A ce moment un jet de sublimé corrosif vint tuer toute l'armée insolente des microbes, tandis qu'une autre armée, celle des fourmis entraînait en scène. Il y en avait une foule énorme. Toutes s'entre-aidaient et travaillaient à qui mieux mieux à amonceler des matériaux sur leur nid, à traire

des pucerons sur le sapin d'à côté, à tuer tous les insectes du voisinage. « Et vous, demandai-je alors timidement à l'une d'elles, quel est votre avis ? Pour qui le monde est-il fait ? Où est le bien ? Où est le mal ? » — Gravement elle s'arrêta, me regarda d'un air de pitié, avec ce regard indicible dont les fourmis seules ont le secret, et me dit :

« Grand imbécile ! Ne sais-tu pas encore que le monde est aux fourmis. Ce sapin est notre propriété. Gare à qui le touche. Ces pucerons sont notre bétail. Vous autres hommes êtes nos esclaves. Dieu vous a fait venir au monde pour cultiver à notre usage des bois, des jardins et des prés qui nous fournissent demeure et pâture. Vous êtes des êtres arriérés, sans esprit de solidarité, de stupides égoïstes qui n'avez pas le sens social. Chacun de vous travaille pour son compte, et s'imagine faire du bon ouvrage en amassant de l'argent et en exploitant son prochain, ses frères, à son profit : Fi donc ! Nous travaillons toutes, chacune pour toutes ; et le tout est pour toutes. C'est là l'idéal divin que Dieu qui nous a faites à son image a mis en nous. — Aussi nous a-t-il assujetti le monde animal et végétal. Tu me demandes où est le bien et le mal ? Mais le bien, c'est ce qui fait prospérer notre fourmilière et le mal, c'est ce qui lui fait du tort. Ainsi l'a voulu le Créateur de toutes choses. Les pucerons sont bons, les pics qui nous mangent sont des suppôts du diable. La morale, c'est le devoir qu'a toute fourmi de travailler dès sa naissance, de vivre et de mourir pour la fourmilière, sa patrie. Et ce devoir, elle le remplit avec joie, de plein cœur, sans lois, sans

gouvernement, sans prisons, ni codes. Etes-vous assez stupides, assez amoraux vous autres humains, de devoir vous affubler de tout ce fatras ridicule à cause de votre incapacité héréditaire de comprendre et de pratiquer l'a. b. c. de la morale sociale! »

En ce disant, ma fourmi enfonçait ses pinces dans la patte d'une pauvre abeille couverte de pollen, et l'assaillait avec ses compagnes. En expirant, l'abeille s'écria encore :

« Ah bêtes infernales, misérables fourmis de Satan. Vous rongez et détruisez tout. Nous autres abeilles, aussi sociales que vous du reste, nous ne sommes pas sanguinaires comme vous l'êtes. Nous nous contentons de récolter le nectar des fleurs, tout en les fécondant, et nous ne faisons de mal à personne. C'est nous qui sommes les reines de l'air et du monde, nous qui représentons l'idéal moral tel que Dieu l'a voulu. »

Au même instant une autre abeille, effrayée par un cheval, le piquait à la langue, tandis que ses compagnes exterminaient leurs mâles devenus inutiles. Et la pauvre rosse, déjà rouée de coups par son maître, s'affaissa près de moi en gémissant :

« Vrai, si Dieu a promis le ciel à ceux qui souffrent sur la terre, je serai du moins consolé au paradis. Né dans une écurie, moi dont les ancêtres bondissaient libres dans les plaines sauvages de l'Asie, je n'ai fait que trimer toute ma vie, brutalisé et à peine nourri par un de ces êtres sans nom, par un de ces paysans ivrognes qui se tar-

guent du nom d'hommes, et qui ont l'outrecuidance de nous réduire, nous pauvres chevaux, en un esclavage honteux. Et dire que cette engence satanée a la prétention burlesque de croire que le monde est fait pour elle et que Dieu l'a créée à son image ! Je suis même souvent obligé de conduire ces êtres à ce qu'ils appellent une église, c'est-à-dire un bâtiment où ils prétendent converser avec Dieu. Ils y avouent bien avoir commis des péchés, mais ils s'imaginent que tout cela se blanchit par le repentir et le pardon, tandis qu'à nous pauvres bêtes, ils n'accordent rien du tout que le plaisir d'être mangées par eux après nous avoir fait suer sang et eau toute notre vie. Non, il n'est pas d'êtres plus exécrables sous le ciel, pas même cette méchante abeille qui vient de me piquer. »

« Je te conseille de te plaindre, dit un cochon qui arrivait en grognant sur ces entrefaites. Tu sors au grand air et on te laisse devenir vieux. Mais à nous, ces infâmes humains ne laissent rien. Ils nous enferment dès notre enfance dans un boiton infect où ils nous engraisent pour nous manger dès que nous entrons dans l'âge adulte. Est-il un sort plus misérable au monde ? Si tu as raison, si le paradis est à ceux qui souffrent le plus ici bas, c'est bien à nous qu'il revient de droit ! oui à nous pauvres cochons. »

Alors une chatte, philosophiquement assise dans un coin et qui, dès longtemps, guettait le merle sans pouvoir l'atteindre, se mit de la partie et dit :

« Vous êtes tous des imbéciles. Chacun pour soi dans ce monde. *Ubi bene ibi patria.* — Je ne

compte pas sur le paradis et je tâche de me couler la vie douce. — J'ai su me faire aimer d'une vieille fille qui me nourrit et me dorlotte. Voilà la vraie sagesse. Voyez-vous, les vieilles filles ont été créées par Dieu pour les chattes, et les souris aussi, de même que les oiseaux. C'est du moins mon avis. J'accorde que ce merle, là-haut et les souris dont je fis la terreur avant d'avoir trouvé ma mère nourricière doivent avoir une autre opinion, mais cela ne me regarde pas. Je suis chatte et rien de ce qui est humain, animal ou végétal ne me regarde, sauf ce qui peut m'être utile ou agréable. Quant aux autres chats, je ne suis de l'avis ni du poète Térence, ni des fourmis et je ne dis pas : « Je suis chatte et rien de ce qui est chat ne saurait m'être étranger. » Bien au contraire ; ma morale est voisine de celle de l'araignée ; je me fiche des autres chats comme de l'an quarante. Le matou, mon mari d'une heure, ne sert qu'à m'amuser un moment. Mes petits sont des jouets que j'aime, je l'avoue, mais dès qu'ils sont grands, ils me deviennent souverainement indifférents. Au fond je n'aime que moi, et, si j'étais plus forte que lui, je ferais, je crois, comme Madame Araignée, et je mangerais mon époux après les noces. Après moi le déluge, voilà ma morale ; honni soit qui mal y pense. »

« Je te prends au mot, sale bête, lui riposta un chien qui l'avait entendue, et bondissant sur elle, il lui tordit le cou d'une secousse. »

Toute cette sarabande d'animaux et de plantes parlant de tout côté et revendiquant à tour de rôle Dieu, la morale et le monde, chacun pour soi

ou pour sa gent, m'avait surexcité au plus haut point. L'assassinat de la chatte par le chien fut pour moi le coup de grâce et.... je m'éveillai.

C'était un rêve. Mais ce rêve impitoyable me fit réfléchir ! Oui, évidemment le ver du coton est persuadé que nous plantons le coton à son usage, le phylloxéra croit que c'est pour lui que Dieu a fait croître la vigne, et il en est de même de la fourmi qui niche dans le liège des chênes-liège d'Algérie. Les chênes-liège sont à elles. Et là-dessus je me mis à faire un retour sur moi-même et sur les humains mes frères. Je vous donne mes réflexions pour ce qu'elles valent.

Plus je vois les hommes, plus j'aime les bêtes, a dit un penseur, et les Allemands disent que dans sa folie l'homme est pire que le tigre et que le lion. De fait, malgré les contes des Main Reid, de Marryat et autres, il est certain que, dans les pays sauvages comme dans les pays civilisés, l'homme est pour l'homme le plus dangereux des animaux. Dans son *Micromégas*, Voltaire a déjà stigmatisé comme elle le mérite la vanité, la manie des grandeurs de l'homme qui s' imagine que Dieu a créé l'univers entier pour lui, petite mite grouillant à la surface d'une des plus infimes planètes de notre petit système solaire. — On peut bien dire de l'animal hypocrite, égoïste et vaniteux que nous sommes : « Après avoir inventé le diable pour se débarrasser sur son dos de toutes ses méchancetés et de toutes ses sottises, l'homme s'est déclaré fait à l'image d'un Dieu qu'il a en réalité façonné selon

Le type de sa propre personne nettoyée, revue, corrigée et plus ou moins idéalisée. »

Seulement il y a un cheveu à toutes ces critiques de l'être humain. Et ce cheveu, c'est que le critique est lui-même un homme.

A ce propos, voici ce qu'écrit le célèbre humoriste allemand Wilhelm Busch dans sa critique du cœur humain :

Se critiquer soi-même est, ma foi, judicieux.  
Supposez donc que je me blâme,  
Je paraîtrai modeste et c'est avantageux.  
Puis, on se dit : « Ah la belle âme !  
Qu'il est donc honnête et loyal ».  
Troisièmement, et c'est fatal,  
J'escamote au méchant critique  
Le bonheur de me débîner.  
Enfin, pour m'être sympathique,  
On me contredira, j'ose bien l'espérer.  
Tout compte fait, fort agréablement  
Me chatouillant,  
On dira : « Quel type épatant ! »\*

---

\*Die Selbstkritik hat viel für sich ;  
Gesetzt den Fall ich tadle mich,  
So hab ich erstens den Gewinn,  
Dass ich so hübsch bescheiden bin ;  
Zum Zweiten denken sich die Leut' :  
Der Mann ist lauter Redlichkeit.  
Auch schnapp ich drittens diesen Bissen  
Vorweg den Andren Kritiküssen ;  
Und viertens hoff' ich ausserdem  
Auf Widerspruch, der mir genehm ;  
So kommt es denn zuletzt heraus,  
Dass ich ein ganz famoses Haus.

Sans aucun doute l'homme est le plus féroce des animaux, ou du moins le plus raffiné dans sa férocité, précisément parce que celle-ci n'a pas la naïveté de celle du tigre ou du serpent et parce qu'elle est recouverte d'une épaisse couche d'hypocrisie. Le plus grand menteur est celui qui jure n'avoir jamais menti et le plus hypocrite, celui qui vante le plus sa franchise. Consciemment, subconsciemment ou inconsciemment nous jouons tous un peu la comédie ; nous colorons en rose ce qui nous plaît et en noir ce qui nous déplaît ; nous sanctionnons ce qui nous flatte par des phrases morales ; nous stigmatisons ce qui nous agace en feignant l'indignation. Quand nous nous efforçons d'être absolument vrais et honnêtes, nous en arrivons à nous torturer au point de ne plus oser ni ouvrir la bouche, ni manger, ni dormir, car la vérité toute nue blesse si bien notre prochain qu'elle devient souvent impossible à articuler. Aussi est-ce avec raison que La Rochefoucault a dit : « L'hypocrisie est une concession que le vice fait à la vertu. » Et, de son côté, déplorant la décadence de l'art de mentir, Marc Twain s'est plaint amèrement des brutalités de la franchise déplacée.

Kant, a prétendu que la conscience était un impératif catégorique auquel nous devons obéir sans autre, sans essayer de l'analyser. Quelle profonde hérésie ! C'est en obéissant à cet impératif catégorique que Rome a torturé Galilée, brûlé Giordano Bruno et institué l'inquisition, que les sauvages torturent leurs ennemis, que Calvin a brûlé Servet, que les peuples s'exterminent les

uns les autres, chacun au nom de son Dieu et de son patriotisme, que Robespierre et Marat ont guillotiné l'élite de la France, que les flagellants se mutilent, que les fous assassinent et que les ignorants insultent la science ou la déclarent en faillite.

Les amoraux par hérédité, ou criminels nés, *n'ont pas de conscience*, donc aucun impératif catégorique, sauf celui de leur égoïsme rapace et de leurs passions brutales qui les poussent à exploiter leur prochain par tous les moyens possibles. Nous voyons au contraire les altruistes maladifs, les timorés et les obsédés se couvrir eux-mêmes de reproches faux et immérités, même se rendre malades et fous à force de se fustiger eux-mêmes, sous prétexte de réprimer la chair. Ceux-là ont trop de conscience et l'ont au mauvais endroit. Il faut avouer que ces deux impératifs catégoriques contradictoires ne donnent rien qui vaille, ni l'un ni l'autre.

Et si par la raison, la science, l'exemple et l'expérience nous réussissons à instruire un être humain honnête, en lui faisant toucher du doigt les erreurs de jugement qui lui avaient fait commettre le mal dans l'intention de faire le bien, ne le voyons-nous pas souvent changer l'objet de sa conscience, brûler ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé, condamner ce qu'il avait ordonné et ordonner ce qu'il avait condamné ?

Donc alors, corrigé par la connaissance et la raison, son impératif catégorique change d'objet. Avouez Mesdames et Messieurs que, vu à la loupe,

ce fameux impératif de la conscience perd de plus en plus ses droits à être catégorique.

Un exemple. Un homme droit, honnête et chrétien orthodoxe s'occupait de la cure des buveurs avec un rare dévouement. Persuadé que Dieu et la prière peuvent tout, il se refusa d'abord obstinément à admettre l'existence d'individus amoraux par hérédité et par naissance au point d'être par là absolument incorrigibles et incurables. J'eus beau le mettre sur ses gardes et lui dire qu'en prodiguant ses soins et sa confiance à des êtres de ce genre, on gaspillait son temps et ses forces en pure perte; mieux même, qu'on réchauffait dans son sein des vipères, et que ces vipères, non seulement mordaient leur bienfaiteur, mais encore s'acharnaient à détruire son œuvre. — rien n'y fit. Je dus le laisser faire. Mais une fois à la tête d'un asile de buveurs, mon pauvre ami dut finir par reconnaître à son détriment que j'avais eu raison. Il était très intelligent et ses propres expériences firent ce que mes enseignements n'avaient pu faire. Elles le convainquirent de son erreur. Spontanément il vint à moi et se déclara converti. « Oui, me dit-il, j'ai une illusion de moins; l'idiotisme moral existe, il n'existe que trop; je le sens, je le vois tous les jours, et il se cache sous le verbiage religieux aussi bien que sous l'ironie du libre penseur. Il est évident que dès lors l'impératif catégorique de mon ami fut modifié et l'amena à mettre rondement à la porte les amoraux auxquels il prodiguait autrefois son dévouement. Ce qui ne veut pas dire qu'on doive maltraiter les dits amoraux ou se venger

d'eux ; il faut simplement les traiter d'une façon appropriée à leur psychologie, tout en les empêchant de nuire.

« Je suis homme et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger. » Cette parole profondément vraie et juste du poète Térence n'a peut-être d'égal au point de vue de la vraie morale en soi que cette autre parole de M<sup>me</sup> de Staël : « Tout comprendre, c'est tout pardonner. »

Oui, l'homme est la pire des bêtes féroces, mais ce n'est pas sa faute si des milliers de siècles d'un combat sans merci pour la vie ont doté l'espèce humaine d'un cerveau féroce — et ce n'est pas la faute des idiots-moraux, de ces pires tigres à face humaine, si leurs ancêtres détraqués ou ivrognes par ignorance les ont fait naître de germes détériorés. Le mal est là. Ce n'est pas en s'indignant, en le maudissant, en maugréant, en prêchant, en punissant, en torturant, en faisant expier, etc., qu'on l'éliminera. Tout comprendre, c'est tout pardonner ! En comprenant et en cherchant le remède au mal à l'aide des données de la science, on finit par le trouver. Voilà où git la vraie morale simplement humaine et toute relative, qui ne condamne pas, mais qui agit. Elle agit en combattant les causes de ce qui est mal ou immoral au point de vue nécessairement limité de l'espèce humaine ou de l'humanité, et en les supprimant peu à peu. Telles sont l'alcoolisme, dû à l'usage de l'alcool, la mauvaise hérédité à combattre par des procréations conscientes, la bêtise et l'ignorance à combattre par l'instruction et par l'éducation du caractère et de la volonté,

etc. Il faut être ferme et empêcher de nuire les amoraux incorrigibles, comme on le fait pour les fous, et sans leur en vouloir de leurs tares héréditaires. La morale en soi ou morale absolue n'existe pas.

Il y a certaines vérités qui sont très bonnes à dire. Ce sont celles qui donnent de bons coups de hache aux préjugés et aux parti-pris, celles qui s'attaquent aux dogmes autoritaires, à tous les abus de force et de pouvoir en général. Or ce sont précisément ces vérités là que la plupart des gens n'osent pas dire, crainte de se faire du tort et des ennemis. On a alors toute sorte de belles phrases hypocrites pour décorer sa propre lâcheté des titres de « bonté », de « douceur », d'« égards », etc. Sans doute il faut être bon, doux et avoir des égards, mais envers le faible, le malade, le nerveux, celui que le bon ton et l'usage foulent aux pieds et non pas envers le « fort », envers « l'autoritaire », de la vengeance duquel on a peur. Il faut être indulgent précisément envers la « femme adultère » et ses semblables, parce qu'elle est sous le coup de l'opprobre générale.

Ah Mesdames et Messieurs ! Pourrie par le culte de l'argent et du bien-être, notre morale moderne hypocrite n'a que trop de tendance à qualifier la lâcheté de bonté, l'hypocrisie de sage diplomatie, l'abus de la force et de l'argent de bon ordre moral et public, et ceux qui s'efforcent de remplir vraiment leur devoir moral de trouble-fête et de frondeurs immoraux.

L'impératif catégorique de la conscience amendé par l'exégèse, par les commentaires, n'est bien

souvent plus qu'un pantin qu'on fait jouer à sa guise en lui octroyant les objets bien vus et à la mode.

Tâchons de faire notre propre éducation en nous mentant moins à nous-mêmes, en étant sévères envers nous, en travaillant sans relâche à un idéal modeste et humain de morale relative, la seule qui soit la morale accessible à l'homme. Cette morale poussera tous nos efforts vers l'amélioration de notre race par celle de nos valeurs héréditaires, et de nos individus, par leur éducation au travail social et à une vie simple et sobre. Tout y gagnera, l'individu comme la société, et au bout de quelques siècles nos enfants arriveront alors sans aucun doute à une sensible amélioration de la férocité humaine et par là du bonheur de l'humanité.

Que voulons-nous de plus ? Même les croyants les plus orthodoxes ne peuvent pas s'imaginer que Dieu ait besoin pour lui de l'aide et des actes des hommes. Alors quoi ? Aide toi, le ciel, c'est-à-dire la nature, t'aidera. Or la science nous fournit aujourd'hui les moyens de nous aider, de régénérer notre race, moyens dont on n'avait aucune idée il y cent ans. Ces moyens, nous les devons à l'étude du corps humain et plus particulièrement à celle du cerveau, jointe à celle des substances toxiques qui détériorent notre organisme et à celle des lois de l'évolution et de l'hérédité.

Examinons sans parti pris notre état social ; que voyons-nous ? L'argent règne en maître plus puissant que les potentats d'antan. Les Etats eux-mêmes sont ses esclaves. Il corrompt tout jusqu'à

la mœlle, notre presse, notre commerce, notre industrie, le droit, la médecine, la théologie, la famille, la science même. Oui, Mesdames et Messieurs, on fait de la science payée, des travaux scientifiques au service de telle ou telle drogue ou fabrique chimique, de brasseurs, de distillateurs, qui les paient. Tout s'achète. Les blasons se redorent à l'aide des millions volés par la spéculation ou même par le proxénétisme. Nos villes suisses d'étrangers sont devenues d'une vénalité écœurante. Nous n'avons plus même la force d'écouter la vérité sans nous boucher les oreilles ; aussi notre presse se complait-elle dans la conspiration du silence. N'est-il pas clair que notre devoir moral est de déclarer à ce lâche mammonisme efféminé une guerre sans merci, de l'arracher dans ses racines, en établissant un socialisme qui le rende impossible ?

Mais cela ne suffit pas. M. Roorda a stigmatisé ici-même, de main de maître, notre système scolaire. Ce qu'il faut, c'est de refaire entièrement l'éducation du caractère de notre jeunesse. On empile dans son cerveau des manuels stériles et assommants, mais on ne fait rien pour fortifier les sentimens nobles de désintéressement et de sacrifice, le travail persévérant, l'endurcissement du corps, le dévouement au bien social. On continue, par exemple, à boire dans les courses scolaires, encourageant ainsi, dès l'enfance, l'intoxication cérébrale par le mauvais exemple des maîtres. On interdit même les sociétés d'abstinence dans nos gymnases ! Voilà où en sont nos pédagogues ! Il faudrait, au lieu de cela, entraîner

la jeunesse vers un noble idéal social ; il faudrait, par l'exemple des éducateurs, lui enseigner l'abstinence de toute boisson alcoolique, la frugalité, l'endurance au travail, le mépris du luxe, du bibelot, de la pose, du jeu et de tout ce qui est inutile et antisocial. Il faudrait que tout riche et tout intellectuel soit honteux de s'amuser à des riens, de se ballader dans les salons, etc., alors que les enfants du pauvre doivent peiner du matin au soir pour gagner une maigre existence. En un mot, il faut éveiller en tout enfant le sentiment profond du devoir social et de la solidarité humaine, et cela tant par l'émulation que par l'exemple, par des leçons de chose, par les actes en un mot. Il faut lui faire comprendre que la vraie liberté consiste dans la maîtrise de soi-même, c'est-à-dire de ses passions, de son égoïsme, de ses faibles, jointe à un travail sans relâche et à un exercice continu de sa faculté d'adaptation à toutes les circonstances de la vie. En apprenant à produire beaucoup, en exigeant très peu pour soi-même, on devient fort et libre, c'est-à-dire heureux. On a le sentiment de pouvoir se tirer facilement d'affaire partout, en tout pays, en toute circonstance. Celui qui peut faire douze heures par jour un travail utile, en diverses branches, en n'exigeant pour lui-même que quelques croûtons de pain, un peu de lait, un verre d'eau et une paillasse, celui-là, dis-je, est fort, libre et heureux. Il jouit de tout et il est libre. — Comment y arrive-t-on ? Simplement par l'exercice persévérant et l'émulation donnée par de bons exemples. Les Landerziehungsheime (écoles nou-

velles), surtout celles de Lietz et de Glarisegg, sont l'idéal pour moi à cet égard.

Ah ! Mesdames et Messieurs, l'enfant a son âge héroïque, de 10 à 16 ans environ. Au lieu de lui faire lire des sottises à la Nick Carter, tout en l'assommant d'ennui sur les bancs de l'école, il faudrait savoir canaliser cet héroïsme, par l'exemple d'une noble émulation, à celui qui sera le plus désintéressé, le plus loyal, le plus persévérant, le plus dévoué, le plus courageux, le plus secourable, envers ses camarades, les pauvres enfants, les autres humains. L'enfance peut très bien être enthousiasmée par l'exemple et les leçons de choses d'un idéal humanitaire, du mépris de l'argent, bref de tout ce qui est noble. Ce n'est pas dans l'histoire ancienne, dans l'Illiade ou au Moyen-âge, qu'il faut chercher les héros capables de l'enthousiasmer ; ce n'est pas non plus dans les pampas, ni chez les Indiens apaches, car l'enfant se rend très bien compte qu'il s'agit là d'un monde tout différent de celui où il vit ; c'est *chez nous-mêmes*, c'est par l'exemple et l'action, *aujourd'hui*, par la réforme sociale de nos mœurs *actuelles*, qu'il faut faire vibrer leur cœur. C'est par trop commode de rêver ou de lire des aventures fantastiques, assis au chaud dans un moelleux fauteuil, le cigare à la bouche, et la chope sur la table, comme Tartarin Sancho. Il faut enseigner la morale par la vie journalière, afin qu'elle devienne action vivante et non pas un verbiage hypocrite. Il faut vouer toute son attention à l'éducation sociale et morale de tous les enfants de

notre peuple, des plus pauvres ouvriers et paysans autant que des riches.

Inutile pour cela de farcir les enfants de ce sempiternel patois de Chanaan, dans lequel nous sommes enlisés, et dont on nous corne les oreilles tous les dimanches, dans les écoles, aux enterrements, à toute occasion. Apprenons leur que les lois sont un mal nécessaire, à cause de nos instincts féroces, et qu'elles seraient inutiles si les hommes étaient bons, c'est-à-dire pétris d'instincts sociaux. Montrons leur ce qu'il y a d'exécration dans l'hypocrisie du formalisme, tant légal que religieux, administratif, bureaucratique, autoritaire, traditionnel, bref, dans tout cet appareil menteur, qui remplace le fond par la forme, la vérité par le verbiage sophiste, la justice par la procédure. Au lieu d'un militarisme chauvin, et d'un patriotisme de tir fédéral, fait d'anachronismes ridicules, apprenons à notre jeunesse à respecter l'être humain, chez tous les peuples et chez toutes les nations, à haïr la guerre, et à voir l'idéal dans son remplacement par une dure mais saine école de travail social et de sacrifice de l'individu au bien de l'humanité. On prétend que le service militaire est bon pour notre peuple. Pour certains enfants gâtés et gandins, peut-être, mais ce qui vaudrait cent fois mieux, ce serait un service social de sûreté, de police, de travail pour le peuple et pour les malades, auquel on pourrait astreindre les deux sexes, en remplacement de cet absurde et méchant jeu au soldat, qui entretient les tueries entre peuples civilisés.

Le plus beau des sports n'est-il pas le travail

utile ? Et le plus beau repos du dimanche n'est-il pas le changement de travail et aussi l'étude de la nature, faite sur place, dans nos champs, nos bois et nos montagnes ?

Celui qui aura ainsi appris à travailler dur, en s'instruisant, en rendant service, en se domptant lui-même, deviendra un homme utile, donnant plus à son peuple qu'il ne reçoit de lui. Et, du même coup, il aura amorti ses passions et aura appris à respecter les droits de son prochain. Cette gymnastique morale le rendra plus heureux et plus modeste. L'habitude du travail, une fois prise, devient une seconde nature. Voilà ce qu'il faudrait octroyer à tout crin à notre jeunesse, tout en nous débarrassant de l'usage abrutissant des boissons alcooliques et du capitalisme corrupteur. Alors nous ferons de la vraie morale humaine, la seule morale qui soit autre chose qu'une vaine formule. Hélas ! nous en sommes encore terriblement loin.

A cela on vous répond : vous tuez le sentiment du devoir, vous êtes un utilitariste, vous enlevez le sentiment de responsabilité, etc. Je proteste. Notre vieille morale basée sur des illusions, sur les menaces et les promesses de l'au-delà et sur l'hypothèse du libre arbitre absolu d'un homme fait à l'image de Dieu est un mensonge qui ne tient plus debout. On ne peut baser la vraie morale sur l'erreur, l'illusion ou le mensonge.

Les faits humains demeurent les mêmes ; seulement la science actuelle a fait de grands pas dans leur explication. L'homme n'est qu'un animal à cerveau hautement développé. Dès lors

pour vivre, il est obligé de détruire d'autres êtres vivants, ses parents éloignés. C'est très immoral pour ces derniers, mais ce n'est pas la faute de l'homme. Si faute il y a, c'est celle du « Dieu » insondable, de l'essence inconnaissable de l'Univers. Donc, la morale de l'homme ne peut être que relative à son espèce, et c'est déjà beaucoup si nous en arrivons à une morale générale humaine qui brise les haines et les rivalités entre nations. En second lieu, la volonté n'est pas libre, mais déterminée par des milliers de motifs en majeure partie inconscients ou subconscients, cachés dans les profondeurs de notre hérédité (même héréditaire ou phylogénique de l'espèce) et dans celles des influences qui ont peuplé notre cerveau pendant le courant de notre vie. L'illusion du Libre arbitre repose sur l'ignorance où chaque instant conscient de notre vie nous laisse sur la grande majorité de ces motifs complexes et latents de nos actions recelés dans notre cerveau. Mais un fait est certain, c'est que parmi ces motifs, il en est qui sont grossiers et violents, basés sur des instincts animaux bas, hérités de nos ancêtres animaux inférieurs. Tels sont la faim, la soif, la jalousie, l'appétit sexuel, la peur, la vanité et même un certain altruisme simpliste que les Allemands appellent « Affenliebe » (amour de singe). Ce dernier est provoqué chez l'homme naturel par l'impression sensorielle directe de la douleur ou de la joie des êtres qu'il aime par instinct. Il est par contre, pour nos actions, d'autres mobiles qui sont compliqués, fins, réfléchis, nuancés, adaptés aux circonstances les plus éle-

vées et les plus affinées de la vie humaine. Tels sont les égards les plus délicats des hommes supérieurs, ou, au contraire, les astuces diaboliques de la haute diplomatie. Or il est évident que par l'éducation d'eux-mêmes, c'est-à-dire en maîtrisant graduellement leurs centres nerveux grossiers et instinctifs par leurs réflexions compliquées, les cerveaux supérieurs arrivent à une adaptation infiniment plus fine à toutes les circonstances les plus diverses de la vie. C'est cette faculté d'adaptation plastique, plus ou moins développée selon les individus, qui nous procure l'illusion de la liberté et qui constitue en réalité aussi une liberté relative, en ce sens que le cerveau plus adaptable réagit moins fatalement, moins brutalement, moins mécaniquement, moins automatiquement que celui qui est dominé par ses instincts animaux ancestraux et brutaux.

D'où vient la conscience ? C'est un instinct hérité et dérivé des sentiments de sympathie. Une cellule primitive, au lieu de manger sa sœur, se conjugue avec elle pour renforcer la vie. C'est là l'origine de l'instinct sexuel d'où est dérivé l'instinct d'association, de famille, de défense commune entre plusieurs individus. Cet instinct se met en un certain antagonisme avec l'égoïsme pur de l'individu. Pour protéger ses petits, la femelle expose sa vie, donc son moi, au danger. C'est là l'origine simple et animale de la conscience, du sentiment du devoir. Si elle s'enfuit lâchement, abandonnant ses petits à l'ennemi, la femelle mère ressent de la tristesse — du *remord*. Chez l'être familial, l'objet du remord se limite

aux devoirs familiaux; mais partout où la solidarité sociale s'étend, donc chez tous les animaux sociaux, le sentiment du devoir, la conscience, s'étend à tous les membres de la société. Là où la vie sociale est intense (fourmis, abeilles), son objet se détache des individus et se concentre de plus en plus sur l'ensemble, sur le tout social, sur la fourmilière ou la ruche. La conscience et le sentiment du devoir deviennent alors instinct social.

Il est évident, aujourd'hui, à la lumière de l'évolution, que l'impératif Kantien de la conscience n'est autre chose que l'*instinct* hérité du devoir ou instinct social. Et il est tout aussi évident que cet instinct, très développé chez certains hommes (les altruistes), l'est fort peu chez d'autres (les égoïstes). Entre deux il y a toute une échelle de transitions, sans parler des aberrations pathologiques, des passions et des émotions malades, avec tous leurs passages à la folie dans le monde des déséquilibrés. Le cerveau si compliqué et en moyenne si naturellement féroce de l'homme offre dans ce domaine d'innombrables variations qu'on ne peut régler par un dogme général à formule simple. Ce qui émeut profondément l'altruiste, fait rire l'égoïste et fâche tel ou tel déséquilibré, et ainsi de suite. Il est évident qu'une forte dose d'instinct social ou de conscience (de sentiment du devoir) chez les individus est profondément nécessaire, urgente même, pour le bonheur de toute société solidaire. Mais cela ne suffit pas.

Tandis que chez l'égoïste ou l'idiot moral, l'impératif héréditaire de la conscience fait plus ou

moins complètement défaut, chez l'homme qui possède cet impératif, son objet peut être faux ou même directement antisocial, par suite d'ignorance, d'illusion, de superstition, de fanatisme, etc. Il n'est donc — nous l'avons déjà dit — rien moins que catégorique et constitue alors la force qui veut le bien et qui fait le mal. Un égoïste intelligent peut par ambition et vanité faire beaucoup de bien social, tandis qu'un fanatique consciencieux, mais borné et superstitieux, peut faire un mal énorme — par sentiment du devoir et en voulant le bien.

Voilà pourquoi il est de toute première importance d'étudier scientifiquement et avec profondeur les méandres du cerveau humain, afin de se mettre au clair, d'un côté sur la valeur sociale héréditaire des cerveaux des individus qui composent l'humanité, et de l'autre sur la valeur morale ou sociale (car cela revient au même) des objets à faire acquérir par l'éducation à ces mêmes cerveaux. Valeurs héréditaires et valeurs acquises par éducation, telles doivent être les bases d'une morale humaine, saine et vraie. Les valeurs héréditaires sont représentées par une bonne dose d'impératif instinctif de la conscience ou de sentiment inné du devoir jointe à une bonne dose de bon sens ou d'intelligence naturelle et de volonté; seule une saine sélection de la race peut les améliorer. Les valeurs acquises représentent les *objets* de la conscience; la science, la raison et l'éducation peuvent seules les fournir en nous éclaircissant sur ce qui est notre devoir bien compris.

J'accorde que certains objets du devoir sont naturellement adaptés aux besoins de l'espèce et par là plus ou moins instinctifs, ainsi l'amour maternel, l'interdiction de tuer, de martyriser son prochain. Mais ici même il y a des exceptions. La Bible a sanctifié le sacrifice d'Abraham et l'histoire glorifie le meurtre de Gessler par Guillaume-Tell, sans parler des guerres ni même des « guerres saintes ». — Il est néanmoins évident que le meurtre est en lui-même immoral et ne peut être moralement sanctionné que lorsqu'il a le noble but de délivrer un pays ou un peuple d'un tyran ou d'un monstre. Ceci nous mène en plein dans le relatif de la morale qui nous dicte une hiérarchie de devoirs dont les moins importants, humainement parlant, doivent être subordonnés aux plus importants : l'individu à la famille, la famille à la société, etc. — Plus on approfondit les objets du devoir, plus il devient souvent difficile de savoir ce que notre conscience doit nous commander. Et cela est si vrai que nous voyons les gens timorés et très altruistes souvent martyrisés par leurs indécisions et leurs perplexités, se reprochant perpétuellement d'avoir manqué à leur devoir, parce que, dès qu'ils ont agi dans un sens, les raisons pour agir en un sens inverse leur apparaissent comme meilleures. Cet état devient souvent obsessionnel et maladif. Et c'est encore là qu'on peut voir combien peu catégorique est l'impératif de la conscience et combien nécessaire est son éducation par la raison basée sur la science.

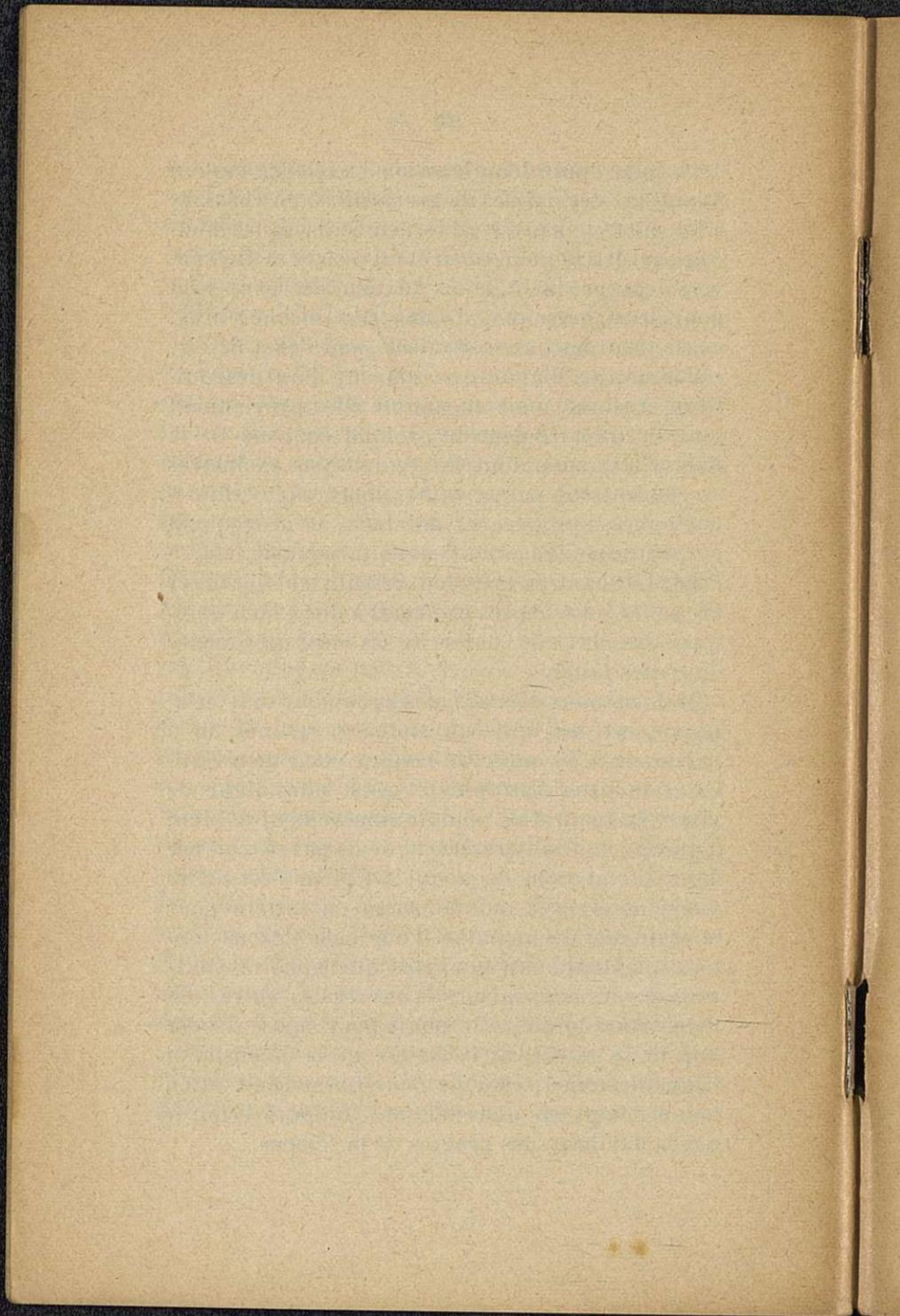
En résumé, la vraie morale exige d'un côté un

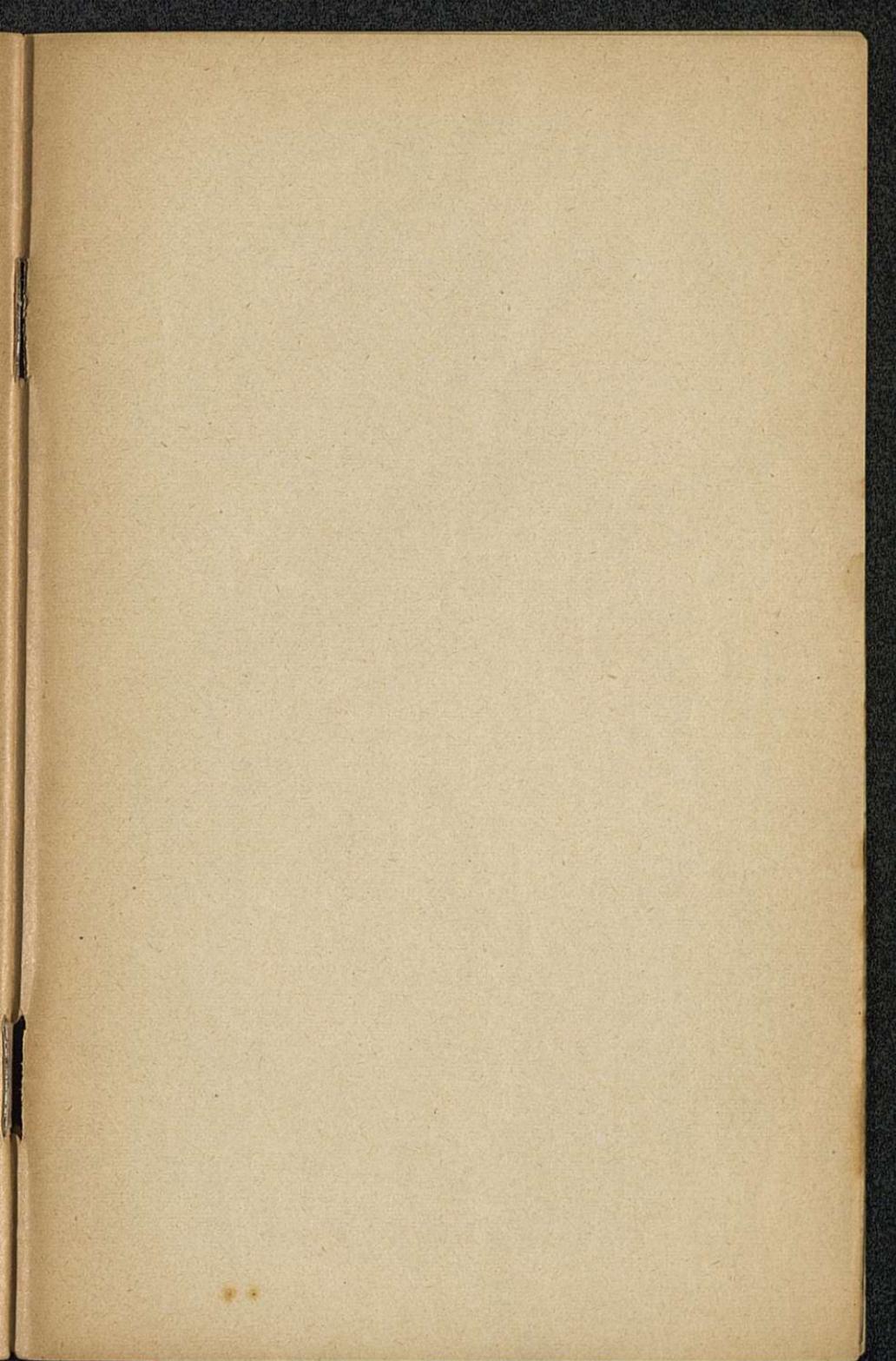
développement considérable et un exercice continu de la conscience ou de l'instinct social héréditaire et de son « impératif » (pour employer le terme de Kant), et de l'autre une étude rationnelle et scientifique des objets à lui fournir dans l'éducation de l'être humain, dès son enfance.

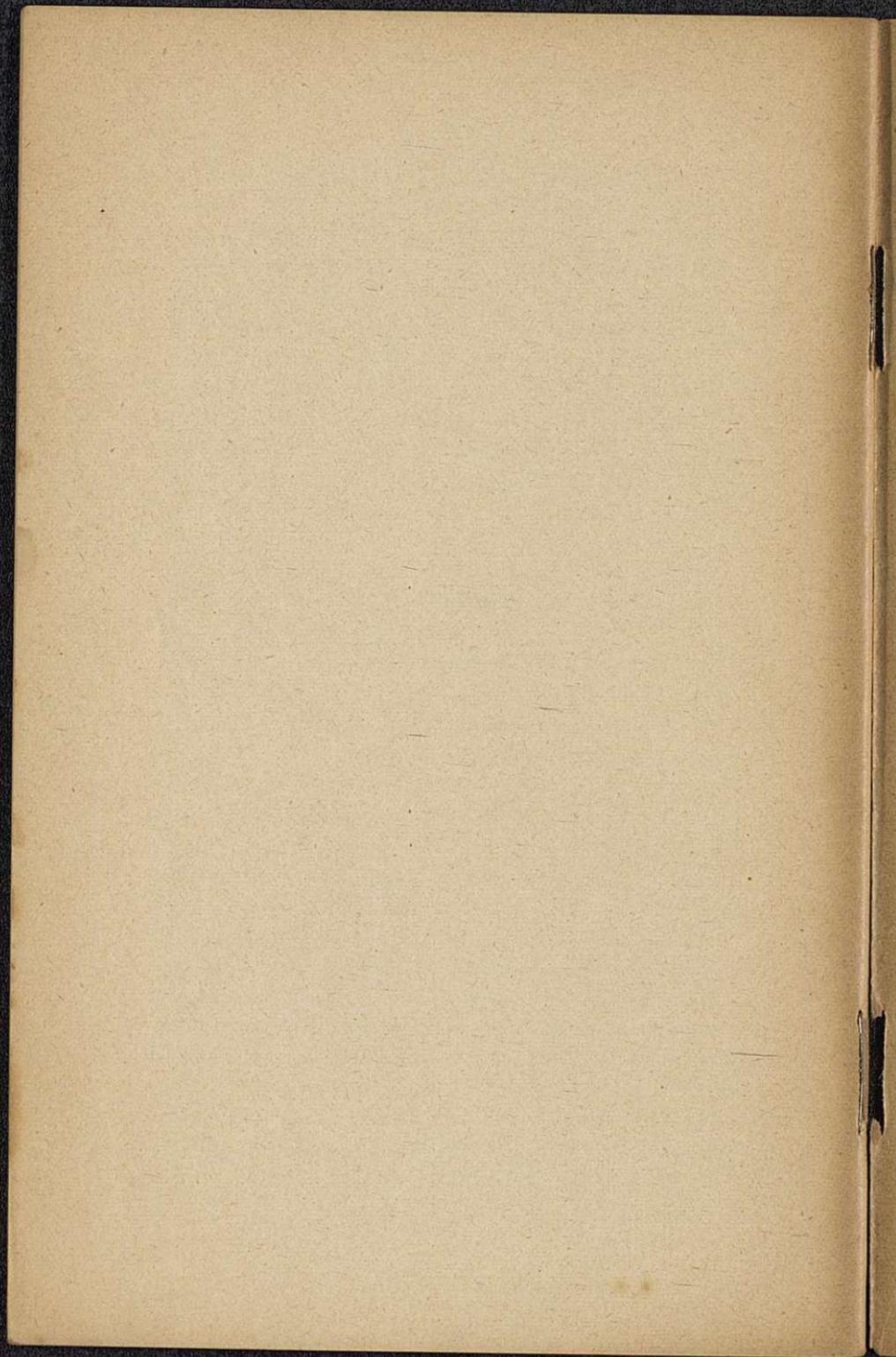
Il n'y a pas de morale absolue. Mon rêve vous l'a montré. Ce qui est bon ou moral pour un animal ou une plante est mauvais ou immoral pour l'autre. La prétendue Révélation divine et la morale qui en découle sont des illusions, des mirages qui ont trop longtemps tyrannisé les peuples. Le paradis où personne ne mange n'est qu'un produit de l'imagination exaltée de nos ancêtres. Et tant que les plantes et les animaux seront obligés de se manger les uns les autres pour vivre, il ne pourra y avoir de *morale en soi*. Donc la morale humaine ne pourra jamais être qu'une morale *relative à l'humanité*. Si elle peut aboutir à ce que les hommes cessent d'être des bêtes trop féroces pour les autres hommes et deviennent en outre aussi doux que possible envers les animaux, surtout envers leurs animaux domestiques, ce sera le maximum de ce qu'elle pourra obtenir. Mais nous voyons la morale des protecteurs des animaux dégénérer souvent en préférences ridicules, qui des chats contre les chiens, qui des oiseaux contre les insectes ou les chats, qui des bêtes contre les hommes. On voit des fanatiques dresser un mausolée à leur cheval ou à leur chien et laisser périr de faim leur voisin ou leur débiteur. On voit des ignorants fanatisés, antivivisectionnistes de leur

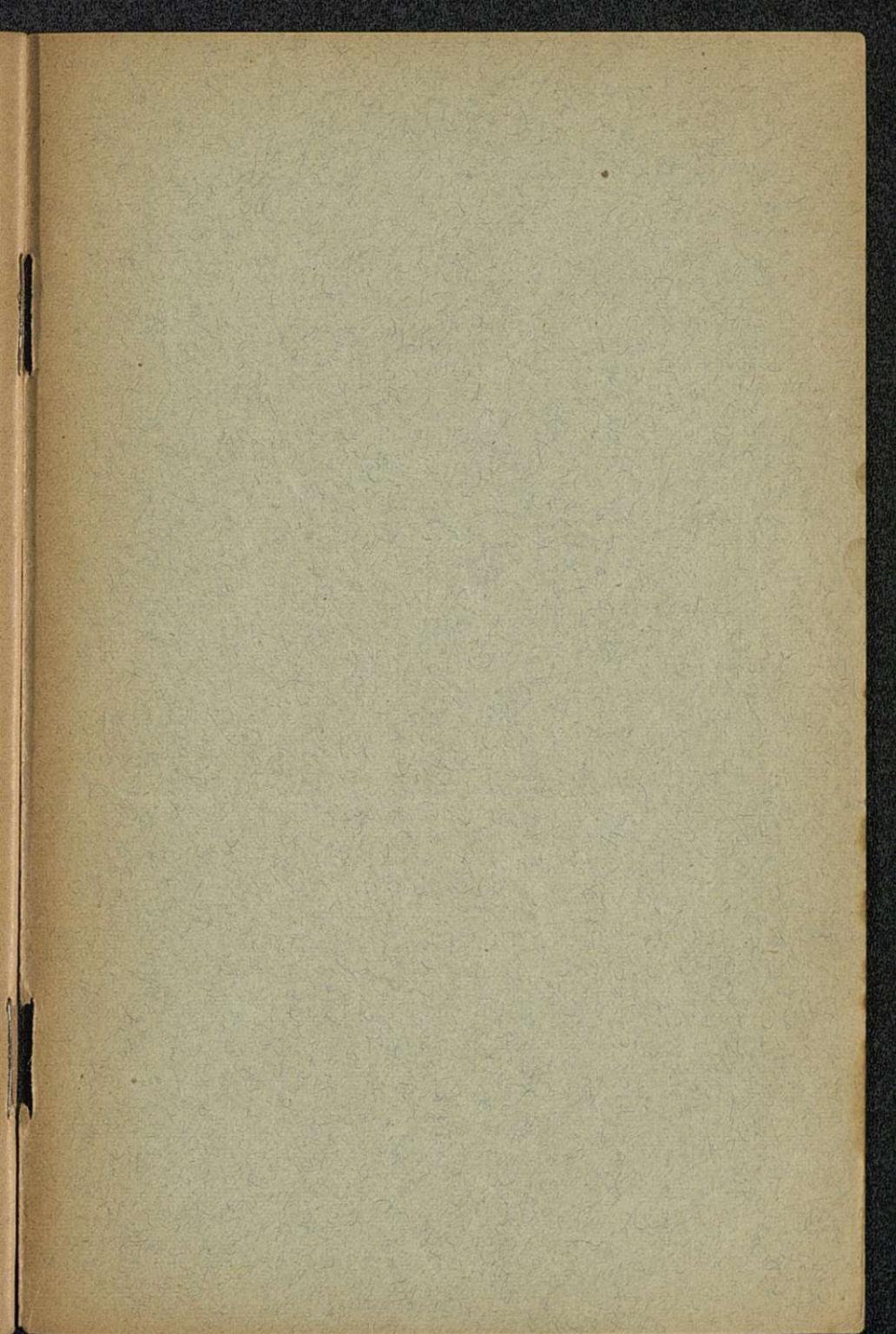
état, jeter toute leur bave sur la science tout en mangeant des cuisses de grenouilles, en chassant à la courre le pauvre gibier, en écrasant les mouches qui les piquent et en étant avares et durs envers leur prochain, mais luxueux et paresseux pour leur personne. Toutes ces incohérences, aussi absurdes que mauvaises, sont l'effet de l'irréflexion, de l'ignorance, souvent d'un déséquilibre cérébral, mais en somme elles proviennent toutes originairement du profond égoïsme de la nature humaine, dont les sympathies exclusives se concentrent sur *certain*s objets, sur *certain*es personnes, sur *certain*s animaux, et provoquent par contraste la haine, l'envie, la jalousie, etc. à l'égard des autres et de tout ce qui vient déranger les petits *trusts* de ses égoïsmes à deux ou à quelques-uns, le petit confort de ses idées préconçues ou toutes faites.

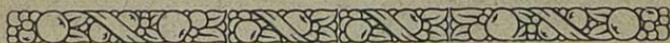
Mais ne nous décourageons pas pour tout cela. La vie est une lutte, un combat perpétuel, de la naissance à la mort. Quiconque cesse de travailler et de lutter s'atrophie et n'est plus digne de vivre. Le tout est de vouloir sincèrement le bien, d'une façon désintéressée, et de ne pas se tromper dans la recherche de ce qui est bien, c'est-à-dire dans l'objet de la morale. Alors on luttera pour la vraie morale humaine. Pour cela luttons toujours en étant aussi honnêtes que nous le pourrions envers nous-mêmes et envers les autres, en nous tâtant toujours le pouls pour nous assurer que ni la vanité, ni la haine, ni la jalousie, ni l'appétit sexuel, etc., ne nous influencent, et en même temps en nous laissant toujours éclairer par le flambeau des progrès de la science.











## Oeuvres du D<sup>r</sup> Aug. Forel

---

En vente au bureau du journal « La Libre  
Pensée », rue de la Louve 4, Lausanne

---

La question sexuelle, exposée aux adultes cultivés. . . . .	Fr. 10.—
L'âme et le système nerveux . . . . .	» 5.—
La morale sexuelle . . . . .	» 1.25
Morale hypothétique et morale humaine . . . . .	» 0.50
Psychologie comparée, théorie de la mnème et déterminisme . . . . .	» 0.60
Vie et mort . . . . .	» 0.40
Le rôle de l'hypocrisie, de la bêtise et de l'ignorance dans la morale contemporaine . . . . .	» 0.40
L'Union libre . . . . .	» 0.75

